Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 32

Artikel: Chef de course : (suite)
Autor: W.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-216592

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Brebou... Berbou... Berboutset... i'é la tîta ein avau... Tsan... tsan... tsandze de bet, tsandze de bet, tè dio !

Marc à Louis, du Conteur.

UNE ÉTRANGE AVENTURE

(Suite.)

Je commensai donc à trembler et à craindre; mais il me dit de ne plus m'effrayer :

— Croyez en Dieu et tenez vous fortement attacher à luy; renforcé vous au Seigneur.

Par ses paroles, je me trouvay renforcé. Je recouvray entièrement mes forces tant de corps que d'esprit; je me trouvay mieux disposé qu'auparavant. Il continuas son discour et me dit :

— Sache qui doit arriver des tems extremement facheux, car les hommes sont devenus entièrement impies, ingrats et extremement méchant par toute la terre, et surtout où la lumière de l'Evangile est le plus annoncé. Et voici il ne se trouve que malice, qu'injustice et impiété, et après avoir attendu patiemment le Seigneur du Ciel et de la Terre a dit : « Voici je vay visiter la terre et en prendre vengeance par la fureur de la guerre et de la fanime, qui commenceront et croitront jusques à leurs extrèmitez. Ce seraz des tems bien tristes et facheux, car je visiterai cette fause chretiennetez en ma colere, je luy oteray la lumière et la doctrine de l'Evangile, je fraperay les hommes d'aveuglement. Puisqu'il m'ont si témerairement offencé et abandonner, j'appelleray les payens des lieux les plus éloigné et principalement les Tares (?) qui extermineront cette fausse chretienneté et renverseront tous ses faut Christe de la religion hypocrite ». Il s'en trouveras qui, voyant l'horibles persécution qui sera arrivée, demeureront fidelles à la vérité, car *celuy qui demeureras fidèle seras conservé par le Seigneur.* Le commencement de cette horible malheur prendra sa naissance lors que le Royaume de France par son ambision et orgueil tacheras de sagrandy et de parvenir à la monarchie universelle. Alors on feras par tout des grand préparatif à cela, par la crainte de tomber sous la domination de la France; mais il arriveras qu'étant arrivée aux millieux de ses entreprise et de grande puissance tant par desersion que par trouble qui arriveront dans sont Royaumes et par toute la Chretienneté (ce qui troublera extremement tout les chretiens et les ruineras presque tout entièrement), et peu de tems appres on verras des choses effroyables et des plus epouvantables. Le Grand Seigneur Juge s'eleveras et feras pour la seconde fois irruptions dans la Pologne, il la subjugueras et la viendras réduire sous sa domination, de même que les autres qu'il auras conquit d'une terrible manière et sans rendras maîtres. Dans ses tems là, il y auras une terrible nécessité de vivres et une si grande famine que l'on ne saura où aller chercher de quoy subsister. Les hommes se massacreront les un les autres sans aucune crainte, ni scrupule; ils commettrons toutes sorte d'abominations et seront emportés à toute sorte de fureur. Et il y auras dans ces tems là des maladies, presque partout si extraordinaires, qu'on en auras jamais vu de semblables; des fièvres chaudes et la peste feront aussi de grand ravages et rendront les hommes si forcenés que, venant dans les maisons, ils s'attaqueront avec fureur, se mordront et se déchireront comme des chiens enragés et la plus part tomberont roide morts. Dans ses tems de fureur, le monde paraitras un véritable enfer. Tous ces grand maux peuvent êtres détourné par Jeûne par pièces, et par vray amandement. Mais s'il arrivent que les hommes ne veulent point se repentir, contunuyant dans leur endurcissement, et dans cest esprit d'athéisme où ils vivent aujourd'huy, certainement ses malheur arriveront dans peu de tems. C'est pourquoi prêchers continuellement cette vérité et le Seigneur seras avec vous.

Après ces dernières paroles ils disparut et je ne le vit plus. Je me trouvai un peu abattus et jettois palle commes une morts, cependant je marchai jusque à l'endroit où je devois prêcher. Il me sembla d'abord qui m'etoit impossible de faire cette fonction; mais après etre monter en chaire, je me trouvay tellement empressé de prêcher et rempli d'un si grand egaiement pour le bien faire, que tous mes auditeurs etoient frapez de la force et de la vehemence avec laquelle je prêchai aussi bien que des verités solides et evidentes que je leurs annoncoient dont ils étoient touché jusque à l'âme. L'action étant faites, je me trouvais un peut abattus et incommodé; je retournai pourtant ché moy, mais deux jours après je tombay malades et je fut obligés de tenir le lit trois semaine au bout desquelle je recouvrai mes forces. Peu après Dieu m'ayant rendu ma première santez j'ay tachez de tout mon possible d'averty mon prochains tant en public qu'en particulier des choses que je vien de vous dire. Mais ne voyant pas beaucoup de fruits je veux cependant m'aquiter de ma commission quand (même) il me devroit couté la vie.

Je pries Dieu qui me donne de plus en plus les forces et la sagesse qui m'est nécessaire à sa gloire, au salut de mon âme, et à celuy de mes frères afins d'eviter ces maux avenir. Amen.

L'original signé Restent, ministres de la Parole de Dieu (à Embdon, district de Porrentruy).

Copié par Jean Gabriel Roy, de Premier, en 1799.

* * *

Cette lettre est-elle authentique ? Le héros de l'aventure fut-il le jouet d'une illusion ou les apparitions du vieillard eurent-elles réellement lieu ? Autant de questions aussi difficiles à résoudre les unes que les autres. En tout cas nous n'avons pas retrouvé dans le *Dictionnaire Géographique Suisse* la mention des deux localités sus désignées : Embdon et Glogon. Il serait intéressant de savoir si ces villages sont fictifs, s'ils ont réellement extsté ou s'ils existent encore.

D'autre part on ne peut s'empêcher de rapprocher ces sinistres prédictions des évenements historiques qui se sont déroulés en Europe dans la première moitié du siècle passé. Le démembrement de l'Empire Napoléonien, l'asservissement et le partage de la Pologne, la disette de 1816-1817, etc. tout celà semble avoir été prédit par le vieillard d'Embdon.

F.-Raoul Campiche, archiviste.

DE PLUS EN PLUS FORT. — Un Gascon et un Marseillais, tous deux fabricants de coffres-forts, discutaient entr'eux de l'excellence de leurs produits.

— Vois-tu, disait l'enfant de Toulouse, on n'a jamais fait mieux que ce que nous avons réalisé. Figure-toi, mon bon, nos coffres-forts sont si réfractaires au feu qu'un coq enfermé dans l'un d'eux, chauffé à blanc, en a été retiré vivant !

— Peuh ! vivant ! Nous avons fait bien mieux, à Marseille. Figure-toi, mon cher, que nous avons enfermé un chat dans un coffre-fort que nous avons, comme le vôtre, chauffé à blanc. Eh bien, le chat ! quand on l'a ressorti, il était gelé, mon bon !

A COUPS DE CHAPEAU

SAVEZ-VOUS l'homme qu'on salue le plus ? D'abord je commence par vous dire que ce n'est pas moi : ainsi, couvrez-vous.

— Ah ! Monsieur, mais...

— Couvrez-vous, ou je me découvre, et je ne vous nomme pas l'homme qu'on salue le plus.

— Puisque vous l'exigez, je remets mon chapeau.

— A la bonne heure, je commence. L'homme de Lausanne qui reçoit le plus de salutation, c'est...

— Parbleu, c'est le syndic.

— Vous n'y êtes pas. Le syndic reçoit à la vérité un énorme tribut de coups de chapeaux; mais enfin il est encore des personnes qui ne le connaissent pas.

— Alors c'est Dieu.

— Que dites-vous là, grand Dieu ? je vous parle d'un homme de Lausanne, et vous me répondez par Dieu, lequel, outre qu'il a le bonheur de n'être pas un homme, n'est pas de Lausanne, attendu qu'il est de partout et de nulle part. Ensuite Dieu lui-même serait-il admis au concours, qu'il ne remporterait pas le prix; car enfin il y a des athées qui lui refusent non seulement leurs inclinations, mais encore un certificat d'existence. Ainsi de toutes manières, le bon Dieu est hors de cause. Cherchez à terre et ne vous perdez point dans les cieux.

— Je jette ma langue aux chiens.

— Les chiens refusent le morceau, ainsi continuez vos investigations; pour vous y aider, voici quelques indications : L'homme le plus salué de Lausanne ne rend jamais la politesse; il ne vous regarde seulement pas; et si par hasard il décoche un regard sur vous, ce regard s'arrête sur votre perruque, votre toupet, ou enfin, sur la toison naturelle que vous lui découvrez. Autre signalement : Cet homme, comme les trois pages de Malborough, est tout de noir habillé. Cet homme est à la tête d'un char. Sa main sur un cheval laisse flotter les rênes. Or, comme vous êtes malin, je ne vous dirai pas qu'il porte un chapeau haut de forme, sans cela vous devineriez aussitôt que cet homme c'est... Le cocher des morts.

Chapeau bas !

AUX EXAMENS. — Jeune homme, on parle tout le temps de mark-or, mark-papier... Si vous me parliez un peu de Marc Aurêle et de Marc-Antoine.

UNE FEMME ÉCONOME.— Le mari à sa femme :

— Mais que peux-tu bien faire dans les magasins puisque tu n'achète pas ?

— Je regarde toutes les choses que je choisirais si j'avais de l'argent... C'est inouï ce que je t'économise.

FRANÇAIS D'IMPORTATION

LE directeur d'un de nos établissements financiers a l'obligeance de nous communiquer la circulaire ci-dessous qui lui a été adressée.

Sans commentaires.

* * *

Je me prends la liberté de vous presenter tous le sortes de petites monnaies nessecité (Notgeld) de notre pays le Tirol.

Cet aijont tout a fait artistique et originel. Ca est très chercher de monde qui sasemble et constitue de beaux souvenir du temps critique aprés la guerre, ou en Autriche on n'avait guere du petit argent. Ces notes fairoient un grand effet en la exposant à la vue du monde. Le prix s'entend contre paiement en anvance avec notre argente Autriche, ou avec une Cheque sur une banque d'autriche.

Pour des ordres d'une hauteur jusqu'à 400 corone on prie d'ajondre 20 corone pour le port.

Dans l'attente d'une réponse favorable je vous présente monsieur, mes salutations distinguées.

CHEF DE COURSE

(Suite.)

Mardi, mercredi, jeudi et vendredi, la pluie, tou jours la pluie ! Samedi temps gris, lugubrement gris. Me voyez-vous, cher lecteur ? Quelle inquiétude ! Quelle désespérante anxiété !

Oh ! soleil ! soleil ! jusques à quand bouderas-tu ? Allons voir le baromètre. Il monte. Consultons encore M. Bührer :

— Le temps se remet insensiblement, me dit-il. Vous aurez un temps couvert, mais pas de pluie.

En trois enjambées, je monte deux étages de cette maison pour prendre l'avis de Mlle la Secrétaire. De son balcon, nous sondons les cieux encore obscurcis.

— Après tout, pourquoi s'alarmer d'avance : nous allons, me dit-elle, dans un coin de pays où il y a quantité de moyens de se sauver d'un déluge. Nous resterons à l'abri au Pont, au Sentier, même à Vallorbes, s'il le faut.

Sur ces sages paroles, je quitte Mlle la Secrétaire avec un joyeux « Au revoir, à demain ».

Rentrée chez moi, je prépare mes atours : costume, chapeau à cheminée, gantelets, châle et... bourse. Je réunis le tout en un coin, et j'attends les « indécises » à qui pour toute réponse je montrerai... le coin. Personne ne vient. Mlle la Secrétaire a le téléphone, c'est à elle, pensais-je, que la Présidente, de Montreux, demandera ma décision; elle lui répondra selon notre conversation de la fin de l'après-midi. Eh ! bien, non, personne ne s'inquiète, personne ne demande rien ! A minuit, lasse d'attendre, je me couche, mais, toujours assez tourmentée, je cours à tout instant à la fenêtre; la nuit est sombre; je ne devine rien. A l'aube tiède, cependant, ma confiance renaît; l'air est doux, des nuages encore, mais si légers qu'on les voit courir ou... se dissiper. Il fera beau, habillons-nous. C'est 5 heures, le train passe à 6 h. 45.

Vêtue de mon costume, toute prête sauf chapeau, gants et châle, qui, avec ma bourse, attendaient sur la chaise, je me mets en devoir de préparer mon déjeuner. Le chocolat, sur le gaz, cuit déjà : il est 6

heures. Un coup de sonnette. Je lâche tout, je vais répondre.

Trois Vaudoises, tête nue, haletantes, ennuyées, m'apportent ce message ahurissant :

— Mademoiselle la Présidente fait dire que la course n'a pas lieu; elle a téléphoné à la Vallée ce matin, il y fait mauvais temps.

— C'est un peu fort, dis-je. Je vais aller téléphoner moi-même pour savoir qui, là-haut, nous cause pareille déception.

Sans me donner le temps d'éteindre le gaz, ni fermer la porte de ma demeure, je descends la rue avec ces dames; on en rencontre deux, trois qui vont déjà à la gare. Elles viennent toutes avec moi chez le boulanger d'où je téléphone.

Ecoutez, vous voulez rire, cher lecteur :

— Le Pont, s'il vous plaît.

— Il faut payer la surtaxe, le bureau du Pont n'est pas encore ouvert.

— Bien, merci.

— Aloo ! voilà Le Pont.

— Bonjour Monsieur. Est-ce vous qui avez répondu ce matin à 5 heures à une dame de Montreux ?

— Oui; elle m'a arraché brusquement des bras de Morphée pour me demander si ce ne serait pas prudent de renvoyer la course à cause du froid. Croyant qu'en effet il faisait froid, je répondis que le temps n'était pas propice pour promener des demoiselles légères et court-vêtues. C'est prudent d'attendre un temps meilleur.

— Oh ! bien, Monsieur, vous nous en faites une belle ! Il vous faut maintenant contremander nos camions et nos dîners.

— Entendu ! Au revoir.

— Au revoir et... merci, Monsieur.

Déconfites, navrées, furieuses, nous remontons lentement la rue. Pour peu l'on désobéirait à l'ordre présidentiel, mais comment réunir en quelques instants les participantes de la contrée de Veytaux à Clarens en passant par Glion, Chernex, Chailly ? Car elles sont avisées elles aussi du contr'ordre, elles sont certainement retournées se coucher ! Retournons-y aussi !

Mlle la Caissière propose :

— Avisons quand même le chef de gare qu'il ne délivre pas de billets si, par hasard, quelque Vaudoise arrive, sans savoir qu'on ne part pas.

Au même moment, on entend les trois coups avertisseurs que le train quitte Montreux. Plus le temps d'aller fermer ma porte; d'ailleurs c'est là tout près, je vais rentrer.

Lecteur, riez d'avance. La suite vous dédommagera de ce long préambule.

(A suivre.) W.

BON APPÉTIT. — L'assesseur X. entrait l'autre jour comme une bombe au café en criant :

— Servez-moi vite une douzaine de petits pâtés et trois décis de vieux; mais dépêchez-vous; il faut que je sois à la maison à midi pour dîner et il a déjà sonné trois quarts.

A L'EXAMEN. — Dans un examen de mioches :

— Pourquoi Adam a-t-il mordu la pomme ?

— Parce qu'il n'avait pas de couteau.

C'ÉTAIT EN 1815

NOUS devons à l'obligeance de M. Jules Maillard, inspecteur fédéral des fabriques, communication d'une curieuse lettre, absolument authentique, adressée de Lausanne, le 2 janvier 1815, à un soldat de cette ville en garnison à Genève.

Nous en relevons un ou deux passages particulièrement intéressants par l'aperçu qu'ils nous donnent des mœurs et de la mentalité de cette époque. Voici.

* * *

...La maman, Adèle et moi nous avons passé Silvestre comme tous les autres jours de l'année, c'est-à-dire elles deux en tête-à-tête dans leur cabinet et moi près de mon feu, sans avoir eu âme vivante chez nous.

La bonne Adèle va à un Bal ce soir à la Salle Duplex (ancien théâtre de Martheray où est aujourd'hui la Chapelle de l'Eglise libre); c'est un *Piquenik* qu'elles ont arrangé entre plusieurs jeunes demoiselles; elles fournissent le souper; et les Messieurs, la salle éclairée, les vins et rafraîchissements et les musiciens (les quatre Hoffmann).

4 **QUINZE JOURS DANS LE HASLI**

Le gros métayer qui fumait une pipe à large foyer, ôta la pipe de sa bouche, et dit en clignant de l'œil :

— Eh ! eh ! Milord, nous pouvons arroser aussi le tout d'un coup de vif. Vous verrez, j'ai de la bonne eau-de-vie de gentiane. Ça réchauffe l'estomac. Hein, qu'en dis-tu, Frantz ? Tu la connais, toi, mon gars.

— A table, vite là, dehors sur le verdure, fit l'Anglais.

Il débrida son âne pour qu'il pût brouter dans les environs, et vint prendre place sur le banc de bois qui longeait une vieille table de sapin, plantée dans le sol, devant le chalet. Frantz et le vacher s'assirent en face de lui. La ménagère servit le repas dans des écuelles de bois. C'était la soupe matinale de la famille, et les produits de leur industrie laitière. Il fallait briser le pain avec une hache et le laisser tremper. Milord faisait une piteuse grimace.

— Toujours cette chose blanche ! du soupe au lait ! du beurre au lait ! du crême au lait ! du pain au lait et du petit-lait pour vin bouché !

— La gaîté assaisonne tout ça, fit le gros fruitier, en fermant son couteau et en reprenant sa pipe. Allons, la marmaille, montrez à monsieur votre savoir.

Les enfants se réunirent et chantèrent en quatre quelques tyroliennes, fort enrichies de modulations aiguës, trillées et gutturales. Lorsque leurs *lieders* cessèrent, l'Anglais dit :

— Je aimais beaucoup les la, la, la itou, avant une bonne repas, comme à l'hôtel du Giesbach; mais après une mauvaise repas, je aimais mieux qu'on serve autre chose.

— Autre chose ! Attendez, milord, fit le vacher.

Il alla chercher un petit canon chargé, y mit le feu. Le coup partit et l'artilleur dit :

— Ecoutez, écoutez, l'effet de l'écho de notre montagne; il répète dix-sept fois, dix-sept fois la détonation.

L'Anglais se leva impatienté, et Frantz lui chuchota à l'oreille :

— Hélas ! milord, il faudra vous contenter de ce dessert. Dans ces alpages sauvages, il n'y a pas autre chose.

— Demain, je redescendre au vallée, pour faire une bonne dîner.

Il rebrida son âne, se mit à califourchon, et suivit Frantz qui s'empressait de rattraper le temps perdu.

III

A l'embuscade de chasse.

Rien n'est plus trompeur que l'appréciation des distances dans la montagne. Certains fouillis pittoresques, certaines jolies terrasses gazonnées qui paraissent situées à quelques pas, exigent des heures de marche pour les atteindre. Frantz, après avoir jeté ses regards sur deux pics lointains derrière lesquels se trouvait un gîte très fréquenté par les chamois, avait reprit son mutisme de chasseur; il marchait la tête basse, le fusil passé en bandoulière, la main gauche appuyée sur la gibecière et la droite armée de la pique ferrée du montagnard. L'Anglais le suivait à quelques pas, lui adressant de temps en temps des paroles auxquelles il ne répondait que par monosyllabes. Autour d'eux, les chalets disparaissaient à droite et à gauche; les champs verts devenaient plus étroits, mais les plaines de glace et de neige se rapprochaient, ce qui indiquait qu'ils s'élevaient de plus en plus vers les régions éthérées et froides.

Arrivés au dernier chalet de cette sauvage contrée, Frantz proposa à l'Anglais de s'y arrêter pour l'attendre, tandis qu'il irait reconnaître si les chamois étaient revenus prendre possession de leur ancien gîte.

— No, no, fit l'Anglais. Je voulais pas quitter vous. Je paie pour toute voir.

— Alors, laissez votre âne ici, car il ne sera pour nous qu'un embarras. Peut-être nous faudra-t-il coucher sur la glace, et il en pourrait périr.

— Moâ, me séparer de mon *dœr ami ?* oh ! no, il a été souvent ma camarade de fit, et son chaleur il entretient mon chaleur.

— Mais pourra braire, et faire fuir le gibier.

— Je défende à lui cette injure, et j'ai le moyen de lui faire taire son trompette.

— Puisque vous m'assurez de son silence, en route. Bientôt nous allons voir les chamois.

— Voir le chamoite, s'écria l'Anglais. Tout de suite, je veux être une chasseur comme dans le Angleterre de moâ.

Remontant son fusil *pocket,* il se le passa en bandoulière, ouvrit son grand rifflard *pocket* pour s'abriter des rayons solaires, et houspilla son grison avec la houssine, pour lui donner des jambes.

La caravane se remit donc en route, et se dirigea vers des parois abruptes très bouleversées. Le long de ces parois s'étendait une longue bande grise bleuâtre, offrant de loin en loin des carrés de verdure, petites oasis, tout diaprés de fleurs, et qui d'un côté étaient suspendus sur le bord d'un profond abîme. Mais pour arriver à ce passage difficile, le seul qui fut praticable pour atteindre le gîte où Frantz visait, il fallait traverser un ou deux champs de neige durcie, névés de création plus ou moins récente, suivre une gorge déchirée et semée de blocs de rochers, entassés les uns sur les autres par leurs chutes des parois verticales voisines.

Après de nombreuses difficultés péniblement surmontées, ils atteignirent enfin leur destination au moment où le soleil descendait à l'horizon. Que de luttes, que d'obstacles ils avaient dû vaincre ! L'Anglais était tout meurtri; l'âne boitait et avait laissé une partie de sa peau aux angles des rochers; Frantz inondé de sueur tombait de lassitude.

— En voilà assez, dit-il en se couchant sur la terre. Il y a un peu de fine herbe pour l'âne, nous coucherons ici cette nuit, et demain matin, avant le jour, nous ouvrirons la campagne.

L'Anglais jeta un regard triste autour de lui. Jamais site n'avait revêtu un aspect aussi désolé. C'était l'horreur du chaos joint aux attractions vertigineuse des abîmes.

— Bi god ! s'écria-t-il, la hôtellerie, il n'être pas du premier ordre. Pauvre Mouni ! c'était le nom de son âne, nous dormir ensemble.

Il se mit à le prendre par le cou et à le caresser avec tendresse. Le roussin se laissait faire.

— C'est une crâne bête, fit Frantz. Il a passé par des passages où tout autre que lui aurait laissé la vie.

(A suivre.) M. CATALAN

Comme madame. — Faustine arrive du marché.

— Elle ne paie pas de mine votre dinde, lui fait observer sa maîtresse.

— Attendez seulement queje l'ai bourrée de truffes ; c'est comme madame quand elle n'a pas fait sa toilette.

ROYAL BIOGRAPH. — Cette semaine verra la fin de *Mathias Sandorf,* la splendide adaptation cinématographique d'après le célèbre roman de Jules Verne. Mais le principal attrait du nouveau programme sera certes la vision du grand combat de boxe *Carpentier-Dempsey,* un film authentique pris à Jersey City, le 2 juillet 1921, et nous montrant toutes les phases du prodigieux combat que soutint le souple Georges Carpentier contre Dempsey. Ce film fera certainement sensation parmi les adeptes de la boxe. Enfin, *Le Salut de Fatty,* un succès de fou-rire. Dimanche 7, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
PHOTO-PALACE - LAUSANNE
1, Rue Pichard Rue Pichard,

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE
SE BOIT GLACE G.162 L

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat.
J. Monnet, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.